

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 48

Artikel: Au temps des tortures
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205489>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

moins bétotien qu'on veut bien le dire ! N'est-ce pas, en effet, faire preuve d'un véritable esprit d'initiative, d'une réelle persévérance, que de concevoir et de mener à bien des entreprises aussi compliquées que celles dont nous parlons, sans autre concours que celui des ressources locales, surtout sans appel à des professionnels.

Et n'applaudit-on pas avec d'autant plus de plaisir aux succès de tous ces artistes amateurs, que rien, dans leur vie de tous les jours, ne les désigne et ne les prépare pour pareille tâche.

Ne faut-il pas, dès lors, rendre un juste hommage à la patience et à la persévérence de ceux qui assument la direction de ces entreprises, à l'effort accompli par chacun, qui, après le dur labeur de la journée, a donné encore son loisir et sa peine pour assurer la réussite complète. Et ce sacrifice — car c'en est un — est consenti par tous avec joie.

Ainsi le théâtre populaire, qui tend à s'implanter chez nous, devient un agent puissant de développement intellectuel et artistique et, par les concours qu'il appelle de toutes parts, un élément de solidarité entre gens d'une même contrée, qu'il attache aussi plus solidement au sol natal.

Un autre avantage et non moins précieux de ces représentations populaires, c'est d'avoir donné naissance à toute une littérature théâtrale, bien de chez nous, qui nous change de la comédie étrangère, dont les milieux et les personnages ne nous sont pas toujours familiers et que fort peu de nos amateurs peuvent rendre comme il convient.

Pour petit qu'il soit, buvons donc le plus possible dans notre verre. Les nécessités de la vie et le courant naturel des choses, qui nous pousse de plus en plus vers la solidarité universelle, nous défendront toujours assez d'un chauvinisme exagéré et ridicule.

Vive notre théâtre national ! BLIE.

*

Prochaines représentations : Samedis 28 novembre, 5 et 12 décembre, à 8 $\frac{1}{4}$ h. du soir. — Dimanches 29 novembre, 6 et 13 décembre, à 4 $\frac{1}{4}$ heures après-midi. Les matinées se terminent à 6 $\frac{1}{4}$ heures.

Remerciements.

O mille fois merci, mon Dieu, de m'avoir donné l'intelligence et le besoin et la volonté de passer ma vie entière dans les champs, dans les bois, dans les prairies, sur les rives des fleuves, sur les grèves et les plages de la mer, — et surtout de m'avoir donné un esprit, un cœur et une âme capables d'admirer, de comprendre ces vrais trésors et cette richesse, — qui m'ont rendu si facile et si heureux de me passer des autres !

Merci de m'avoir révélé combien les roses, les violettes, les giroflées des murailles et la rosée au soleil levant, — sont plus belles que les rubis, les améthystes, les topazes et les diamants; — de m'avoir appris combien la liberté l'emporte sur les honneurs et les dignités — et combien il est plus doux d'être maître de soi-même, que de commander aux autres, — c'est-à-dire de n'être ni à l'un ni à l'autre bout de la chaîne et de la laisse !

ALPHONSE KARR.

Bébé et sa maman passent devant un aveugle :

— Tiens, Paulet, voilà un sou pour ce pauvre homme.

— Oh ! non, m'man, pas à celui-là, il ne verra pas que c'est moi qui le lui donne !

*

Lu à Menton sur la porte d'une auberge : « Bon vin, bonne bière, bon dîner à bon goût. »

GAI ! GAI ! MARIONS-NOUS !

UN de nos amis, autrefois instituteur dans un village du canton, nous a conté la bonne histoire que voici :

C'était au gros des chaleurs, quelques jours avant les vacances caniculaires. Tout le village était aux champs. Dans la classe, où les stores baissés entretenaient une ombre tiède, les malheureux bambins avaient des figures résignées de prisonniers. Ils énonçaient sans conviction les immortels principes de Larive et Fleury. Pour tout dire, ils s'ennuyaient autant que moi.

Vers dix heures, un peu avant la récréation, une fillette vient frapper à la porte :

— Monsieur le régent, c'est M. Pache qui vous fait demander si vous voulez être témoin pour un mariage ? y trouve personne d'autre !

M. Pache remplissait les redoutables fonctions d'officier d'état civil. A ce titre, il présidait à l'embarquement des conjoints sur la galère du mariage.

Après avoir octroyé un quart d'heure de liberté à mes élèves soudain ranimés, je me dirigeai donc vers la Maison-de-Ville.

Les époux attendaient dans le corridor. Lui, un garçon entre deux âges, le chapeau sur l'oreille, présentait absolument le type de ces ouvriers de campagne qui changent souvent de maître. Il avait des souliers neufs, garnis de clous qui donnaient à ses semelles l'aspect de mâchoires de requins. Un veston propre, des pantalons de grisette ayant conservé le pli du neuf, un cordon rouge et blanc noué sous son col de chemise roide d'amidon, indiquaient clairement qu'il se préparait à vivre une heure solennelle. Elle, une robuste fille aux charmes envahissants, baissait les yeux d'un air embarrassé sous un chapeau empanaché de roses rouges et de verdure.

On attendait le « pétabosson », parti à la recherche d'un second témoin.

— Alors, c'est vous qui venez comme témoin ? me dit l'homme, pour engager la conversation.

— Eh ! bien oui.

— Vous êtes bien gentil de vous déranger pour ça. Voyez-vous, je ne savais pas qu'il fallait tant de commerce pour se marier !

Puis, heureux de trouver un confident, il ajouta, en clignant de l'œil vers sa future :

— Y a pas trois semaines que je la connais, c'te gaillarde !...

Le « pétabosson » arrivait, suivi d'un vieux paysan, qu'il avait réussi à trouver dans le voisinage.

On entra dans la salle et l'officier d'état civil invita d'un geste gracieux les fiancés à prendre place dans les fauteuils préparés pour la circonstance.

Puis ce fut la lecture des textes consacrés. Le conjoint, très crâne, caressait ses moustaches et se rengeorgeait d'un air satisfait. Sa promise, visiblement embarrassée, ne savait que faire de ses mains. Elle répondit d'un « oui » résigné et maussade à la question solennelle du magistrat.

On se leva pour les signatures. Quand ce fut son tour, la femme prit la plume, gauchement :

— Mais, monsieur, que faut-y mettre ?
— Signez de votre nouveau nom, du nom de votre mari, Schwitzguebel !

Puis, comme elle hésitait encore :

— Allons, madame, c'est bien facile !
— Bien facile, c'est bon à dire ! Un nom comme ça !...

Qui sait, après tout, s'ils n'ont pas fait un excellent ménage ?

La veine. — Deux amies d'enfance se retrouvent après une longue séparation et échangent leurs confidences :

— Oui, ma chère Sophie, je suis veuve depuis six mois.... et toi ?

— Oh ! moi, il y a bientôt trois ans !

— J'ai toujours remarqué que tu avais plus de chance que moi !

L'occasion manquée. — Le président du tribunal essaie de réconcilier les époux :

— Comment voulez-vous que je prononce le divorce contre vous ? Vous ne vous êtes même jamais battus !

Le mari, avec un soupir :

— Ce ne sont pourtant pas les occasions qui nous ont manquées.

AU TEMPS DES TORTURES

TANDIS qu'en France on discute encore du maintien ou de l'abolition de la peine de mort, voici quelques détails curieux sur le bourreau et les supplices en pays neuchâtelois à la fin du 18^e et au commencement du 19^e siècle. C'est toujours M. F. Robert, du Locle, né à Couvet en 1792, qui nous les donne. Ecoutez-les.

Notre législation criminelle était bien sévère alors ; je dirai plus, elle était barbare et inhumaine.

Les accusés n'avaient pas le droit de prendre un défenseur, les jugements se rendaient à huis-clos, le petit conseil, composé je crois de 24 membres, se constituait en cour de justice sous la présidence du maire de la ville, qui remplissait en même temps les fonctions d'accusateur public, interrogait les accusés et les jugeait.

Cela sentait le moyen-âge.

Le moindre délit (je ne dirai pas le moindre crime), était puni de la flagellation publique, à laquelle on ajoutait souvent la marque. Le patient éprouvait par la perte de son sang et par la douleur tombait en défaillance.

C'était horrible.

Et le tourniquet, l'affreux tourniquet ! je l'ai vu sur la place du marché au-dessous de la tourelle en saillie de l'ancien Trésor, où est aujourd'hui (1864) le café Robert.

Le condamné était enfermé dans une cage en bois, montée sur pivots, dans laquelle il n'y avait juste que la place pour se tenir debout. Les enfants (toujours cruels) allaient faire tourner la cage jusqu'à ce que le malheureux fût pris de vomissements.

Les femmes de mauvaise vie étaient promenées dans la ville par le bourreau. Elles portaient un écritau sur la poitrine et étaient précédées de tambours, qui battaient une marche particulière ; puis on les conduisait à la frontière.

Le supplice de la roue fut encore appliqué à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci. On parla longtemps dans le Val-de-Travers de Palloton, roué vif au gibet de Môtiers en 17...

Vers 1802 ou 1804, on roua, pendit et décapita la famille Favre, de Chêzard, reconnue coupable d'assassinats avec des circonstances horribles. Le père fut roué, la mère et l'ainé des fils décapités et le cadet pendu. On racontait alors (je m'en souviens bien) qu'une indiscrétion sans doute involontaire de leur petite fille avait éveillé l'attention de la justice, et qu'au moment où on les arrêta, ils allaient la brûler dans le four qu'il avaient chauffé à cette intention.

On n'obtint des aveux qu'en les mettant à la torture.

Vers la même époque on roua encore un nommé Bauer, à Valangin.

J'ai vu dans la prison de Neuchâtel, les instruments de la torture et autres supplices.

La torture ne fut abolie qu'en 1815.

Le supplice des trois Français.

Trois Français, de passage dans la principauté, commirent un vol. Il s'agissait de quelques montres de la valeur d'environ 200 francs. Ils furent condamnés et pendus au gibet de Neuchâtel.

Au dessous de la terrasse de l'Eglise, on avait construit en planches une espèce de cirque, avec

des gradins tout autour, sur lesquels les juges et les enfants du collège et des écoles prirent place.

Les condamnés, qui ne connaissaient pas encore leur sort furent alors amenés, libres de tous liens et placés au centre; ils confirmèrent leurs aveux, et leur lut leur sentence et ils furent livrés au bourreau, qui les garotta.

Le cortège funèbre se mit en marche pour le lieu patibulaire, suivi de la foule toujours avide de ces sortes de spectacles. Ce qui lui donnait un aspect plus lugubre, c'est la présence des capucins du Landeron, qui vinrent les assister dans leurs derniers moments.

Quant à moi, je retournais au Sablon, d'où nous atteignîmes une éminence. De là, au moyen d'une lunette d'approche, on pouvait voir exécuter ces malheureux.

On dit qu'après chaque exécution, le magistrat jetait aux pieds du bourreau une bourse renfermant son salaire, le prix du sang.

Du reste, il n'était pas mal vu à Neuchâtel; certains bourgeois jouaient aux cartes avec lui dans l'auberge où il se rendait habituellement.

Il était renommé pour ses graisses et ses onguents; on allait de toutes parts le consulter comme chirurgien, et ma foi il paraît qu'il avait la main heureuse. Les gens du Val-de-Ruz ne voulaient pas d'autre médecin et le saluaient d'un « bonjour monsieur le docteur gros comme le bras.

Le vulgaire croyait qu'il entrât de la graisse humaine dans ses onguents, et le bourreau le laissait croire sans cependant rien affirmer.

Quelques personnes supersticieuses lui demandaient de la corde de pendu. Pour les contenter il leur donnait un bout de corde qui n'avait pendu personne et ne voulait recevoir aucun paiement.

Lorsque quelqu'un réussissait dans toutes ses entreprises, bonnes ou mauvaises, on ne manquait jamais de dire: *Il faut qu'il ait de la corde de pendu dans sa poche.*

Il devait porter son glaive à droite et jamais à gauche.

Parodie

du discours prononcé sur l'échafaud, lors du supplice de Samuel Bauer dit « Paysan », roué vif à Valangin en 1805.

(Ce morceau figure ici comme peinture des mœurs de l'époque.)

Chrétiens, bourreaux et auditeurs de tout ordre, qui êtes ici assemblés pour rendre les derniers devoirs à notre frère Samuel Paysan, en lui cassant les os et en mettant ses tripes en évidence, la sainte et réjouissante cérémonie à laquelle vous assistez, mérite de notre part une attention sentimentale. Oh ! qu'il est cruel de se voir étriper tout vif, d'être mangé après sa mort par les oiseaux ! Qu'il est cruel d'avoir la justice pour fossoyeurs et le bourreau pour marguillier à son enterrerment ! Qu'il est cruel de descendre en enfer pour avoir délivré la terre d'un vieux pécheur de cabaretier, qui ne faisait crédit à personne, et d'une femme qui ne valait pas plus qu'une vieille cible après dix ans d'usage ! Oh ! Dieu qui a créé les montagnes pour y mettre les vaches, Samuel Paysan a correspondu aux vues de ta Providence tant qu'il fut vacher, mais quand il voulut se mettre à vendre des bœufs, il désobéit au Tout-Puissant et se fourvoya, et est tombé dans l'abîme du château de Valangin ! Prenez exemple à cet homme pour planter des choux sans voler le fumier à vos voisins et Dieu vous préservera tous de la roue et des douleurs de rhumatisme, du péché et du rôti brûlé, des tentations et de l'eau de cuve. Amen !

L'épitaphe du gibet.

Le 31 décembre 1830, quelques jeunes gens résolus s'avisèrent de faire disparaître le gibet près de Neuchâtel, et le firent sauter avec de la poudre; le lendemain, jour de l'an, on répandit dans la ville les vers suivants :

Plus de gibet, plus de pendus,
Tout cela sent les priviléges.
Pour recouvrer nos droits perdus,
Brisons ces poteaux sacriléges.
Que feraien les pauvres brigands,
Si responsables de leurs crimes,
De ces coquins d'honnêtes gens
Ils étaient toujours les victimes ;
Pour juge nous avons la loi,
Et pour bourreau la conscience;
Pour gendarme la bonne foi

Et la geole pour potence,
Acceptez bons neuchâtelois
Ce premier don comme une étreinte.
Nous briserons une autre fois
Quelqu'autre anneau de votre chaîne.

Elle s'y connaît. — Chez le marchand de tableaux :

— Tenez, madame, un exemple du talent de ce peintre : un jour il peignit au plafond de sa chambre une toile d'araignée si parfaite que la domestique empoigna son balai pour l'enlever...

— Possible qu'il y ait des peintres de cette force, mais une domestique comme celle-là... jamais !

Un signe. — Le juge à l'agent de police :

— A quoi avez-vous remarqué que ce chauffeur avait trop bu ?

— Il voulait abreuver son automobile à la fontaine de la Palud !

Le phare des vignes. — Le père Bedeau est un ivrogne possesseur d'un nez rutilant dont on lui fait compliment :

— Un vrai phare ! lui dit-on.

— Oui, monsieur, un phare, pour indiquer qu'il ne passe pas beaucoup d'eau dessous.

LE CHAT DE LAUSANNE

De vieux manuscrits, conservés à Paris, contiennent un roman du XII^e siècle, intitulé : *Artus*, qui fut aussi imprimé en 1488. On y trouve, entre autres, la légende suivante :

Jadis, au temps de l'Ascension, un pauvre pêcheur s'arrêta devant le lac voisin de Lausanne. Quand il eut préparé ses engins, il promit à Notre-Seigneur, en jetant ses filets, de lui donner le premier poisson qu'il prendrait. Il jeta, tira du lac un grand brochet qui valait bien vingt sous. — Oh ! se dit-il, le Seigneur Dieu ne tient pas au premier poisson. Je lui donnerai le second.

Il rejeta ses filets, pécha un second poisson, plus grand et bien plus rare. — Dieu, dit-il, s'est passé du premier; il peut attendre le troisième.

Notre homme renouvela ses appâts, rejette ses filets, et cette fois il tire un petit chat plus noir que mûre. — Ce n'est pas encore là, dit-il, un don pour le Seigneur Dieu; gardons-le; il mangera les rats et les souris de mon logis.

Et sans plus songer à son vœu, il emporta le chat dans sa maison et le nourrit si bien, qu'en moins d'un jour la bête ayant atteint une taille extraordinaire, l'étrangla, lui, sa femme et ses enfants, puis s'enfuit vers la montagne qui s'élevait au delà du lac.

Là était son repaire, d'où il sortait chaque jour pour attaquer et dévorer ceux qui l'approchaient; la campagne en devint déserte. Sur le conseil de Merlin, l'illustre roi Artus se rendit à l'endroit où se tenait cet affreux démon vomi par l'enfer, et après une lutte terrible lui arracha la vie.

*

Un autre passage du même roman mentionne aussi cette histoire :

« Le roi Artus, dit-il, chassa le démon qui, sous la forme d'un chat noir, gardait le pont de Lausanne. »

Le romancier s'imagine donc que le pêcheur demeurait en Savoie, et que le démon traversa le lac pour se fixer à Lausanne.

Il est probable que cette légende doit son origine aux anciens pêcheurs du lac Léman, qui, au XII^e siècle, était nommé « Lacus lausannensis », et peut-être a-t-elle laissé des traces dans les traditions du pays.

Si quelque savant qui s'occupe de légendes populaires savait nous renseigner sur ce qui en reste parmi les riverains du lac, il serait bien inspiré en en informant notre journal.

Voix du passé.

On entend parfois
Une douce voix
Mineure
Qui murmure là,
Aux abords de la
Demeure
Veuve d'habitants...
C'est le bon vieux temps
Qui pleure...
Et dans la maison
— Antique prison —
S'achève
Plus d'un souvenir ;
Et comme un soupir
S'élève,
Plainte de jouet,
Ou... le vieux rouet
Qui rêve...
Le gite endormi
Que mainte fourmi
Arpente
A dans sa candeur
Certaine grandeur
Ambiante,
Un reflet des cieux...
C'est l'âme des vieux
Qui chante...

28 octobre 1908.

L. MASSARD.

La cuisse. — Deux Savoyards s'offrent une ripaille en mangeant un poulet entier. L'un d'eux découpe avec furie. Mais... maladresse, une cuisse tombe non loin du chien de la maison.

— Ah ! bougre, s'écria-t-il, le chien va empêter ma cuisse.

— Que non, répond l'autre, j'ai le pied dessus !

Etrange ! — La femme n'est heureuse que lorsqu'elle peut mettre ses pieds dans des chaussures trop petites et sa tête dans un chapeau trop grand.

Aveux. — Un mari est toujours inquiet, quelle que soit sa conscience, quand sa femme lui apprend qu'il a rêvé tout haut et refuse de lui répéter ce qu'il a dit.

Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 29 novembre, en matinée : *La femme nue*, pièce en 4 actes, de Henry Bataille. — En soirée : *Gigotte*, drame en 5 actes et 7 tableaux, de Pierre de Courcelle et Edmond Tarbé.

Mardi 1^{er} décembre : Dernière représentation en semaine de *Cyrano de Bergerac*, de Edmond Rostand.

Jeudi 3 décembre : *Un divorce*, comédie en 4 actes, de Paul Bourget.

Voilà, certes, une série de spectacles de choix, donc autant de salles combles. Notre scène lausannoise voit sa vogue aller grandissant, et cela s'explique.

Kursaal. — Les matinées du dimanche sont deve nues à la mode au Kursaal. On y voit de plus en plus des enfants et des jeunes filles avec leurs parents. C'est dire assez que les spectacles en sont irréprochables. La modicité du prix des places est aussi très appréciée.

Voici le programme de demain, dimanche, le même d'ailleurs que le soir. Adieu du bel artiste Gyp. Débuts des Verleyos, cyclistes sur fil de fer; Gosset, un amusant comique de la Scala de Paris; Gaston Dumestre, le poète chansonnier; au Cinéma : le Zeppelin en route et au repos, avec une dizaine de vues nouvelles. La matinée finit toujours à cinq heures.

Lumen. — On applaudit beaucoup les nouveautés que le théâtre Lumen offre à ses habitués. Certaines pièces comme les martyrs de la Pologne, le fou de la falaise, etc., sont bien pour satisfaire les plus difficiles. Un grand nombre d'autres vues accompagnent les principales scènes du programme.

Draps de Berne dans 25 nuances et qualité supr., chez *Walter Gygax, fabricant, Bleienbach*. Demandez échantillons. (H7562J)

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.